

L'Antiquité, qui a été éditée en 2005 dans la même collection que le présent ouvrage (voir p. 30 n. 4, 31 n. 7, 409 n. 45...). – Ces remarques ne sauraient occulter la grande qualité de l'ouvrage sur un thème difficile qui montre la porosité entre philosophie et religion.
Béatrice BAKHOUCHE

Corinne BONNET, Nicole BELAYCHE, Marlène ALBERT-LLORCA, Alexis AVDEEFF, Francesco MASSA & Iwo SLOBODZIANEK, *Puissances divines à l'épreuve du comparatisme. Constructions, variations et réseaux relationnels*. Turnhout, Brepols, 2017. 1 vol. broché, 15,5 x 23,5 cm, 489 p., 18 fig. n./b., 27 fig. couleur (BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES, SCIENCES RELIGIEUSES, 175). Prix : 70 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-56944-4.

Une des thèses les plus originales de Jean-Pierre Vernant est d'avoir considéré les dieux grecs non comme des personnes ayant une existence autonome, mais comme des puissances s'inscrivant dans un réseau de relations. Elles n'y apparaissent donc pas comme un sujet singulier, mais comme un pluriel, tantôt pluralité indéfinie, tantôt multiplicité nombrée. Une thèse qui s'oppose à la définition qu'un W. Burkert donnait des dieux, envisagés comme une pluralité d'êtres personnels, perçus par analogie avec l'homme et imaginés comme ayant une forme humaine. Cette thèse peut-elle aussi s'appliquer à des personnalités divines appartenant à d'autres champs historiques et géographiques ? Prolongeant la réflexion de Jean-Pierre Vernant dans les autres religions antiques et dans les religions tribales, les contributeurs de cet ouvrage revisitent, à travers la notion de « puissance divine », les concepts de panthéon et de divinité. L'Antiquité méditerranéenne au sens large, le monde indien, antique et contemporain, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique des Hopi sont au centre de ces questions, sous différents angles d'approche, tantôt historiques, tantôt anthropologiques. Les panthéons qui sont ici envisagés ont en commun d'être des panthéons populaires, et non des dieux issus d'une réflexion théologique savante. L'idée de « personne », qu'elle soit divine ou humaine, fondée sur un dualisme âme/corps, n'aurait, en effet, rien d'universel. Ainsi, en Israël, puissance et personne sont très tôt distinguées, ainsi que le soutient Ron Naiweld ; parfois encore, la puissance peut être temporairement personnifiée, et cela ne dure que le temps du rituel, comme chez les Sora, en Inde, sujet de la contribution de C. Guillaume-Pey. L'ouvrage est construit autour de cinq thématiques : les questions de méthodologie, la structure des panthéons, les relations des puissances divines au sein des panthéons, le pouvoir de ces puissances divines et enfin, leur captation. Après une introduction méthodologique, comprenant une contribution historiographique de V. Pirenne et de J. Scheid et une seconde de type ethnographique de G. Schlemmer sur les Kulung du Népal, c'est la structure et la plasticité des panthéons qui est envisagée à travers l'exemple de trois dieux souverains de Mésopotamie, Enlil, Marduk, Assur (J.-J. Glassner), et celui des puissances divines en réseau chez les Grecs (G. Pironti). A. Avdeeff explore la notion de panthéon dans l'hindouisme d'Inde du Sud, à travers l'astrologie et les pratiques divinatoires. Une des seules études clairement iconographiques de l'ouvrage (avec la réflexion d'Y. Volokhine sur la puissance du regard en Égypte ancienne, notamment dans les objets cosmétiques égyptiens en lien avec Hathor), est l'article de V. Zachari qui

montre que l'image d'Apollon près de l'autel véhicule une réflexion sur l'identification d'une puissance divine singulière dans un ensemble pluriel. Comment ces puissances s'individualisent-elles, telle est la question qui est au cœur de la troisième partie de l'ouvrage. Elles se parent d'attributs, symboles des pouvoirs qu'elles détiennent. Le vocabulaire suggère d'ailleurs, aussi bien à Rome (M. Bettini) que chez les Hopi, dont P. Pérez étudie les *Katsinam*, puissances vivant auprès des hommes, que les dieux n'y sont pas perçus comme des personnes. Les dieux des religions monothéistes sont aussi évoqués dans les contributions de Ch. Nicolas (sur l'empereur Valens orant privilégié et médiateur de l'institution ecclésiastique) et de R. Naiweld, sur le dieu du judaïsme des premiers siècles. Les mots permettent de stimuler ces puissances ou, au contraire, d'en diminuer le pouvoir. Zeus occupe la place centrale de ces réflexions. Perçu comme une divinité hors normes déjà dans les textes homériques (Cl. Bertau-Courbières), il se voit doté d'un surcroît de puissance par l'accolement de son nom à celui d'un autre dieu, dans le monde grec d'Asie Mineure, comme l'attestent les inscriptions votives d'époque impériale (R. Parker). Cette « puissance divine » peut aussi jouir d'un pouvoir temporaire : chez les Grecs, certains dieux, dont Zeus, peuvent être temporairement omnipotents, comme le montre H. S. Versnel. D'autres puissances en sont parfois temporairement dépourvues, comme Inanna et Aphrodite, ainsi que le suggère I. Slobodzianek, dans une contribution qui fait une large part à un texte inédit. Dans les papyrus magiques égyptiens, c'est par la dénomination, et notamment l'évocation du nom du dieu dans l'incantation, que l'on diminue ou que l'on accroît son pouvoir (Th. Galoppin). La parole est l'image idéale de l'action divine dans le rituel védique : c'est ce que nous dit S. D'Intino dans une contribution sur les liens privilégiés entre les dieux védiques et le langage. Enfin, la captation des puissances se fait là où elles résident : certains espaces sont des lieux hautement sensibles, puisque les dieux s'y manifestent souvent, y résident parfois, manifestent aussi parfois un désir de le quitter. Sont ici rassemblées des contributions portant sur le Proche-Orient et l'Égypte antiques, l'Afrique et l'Inde du Sud. O. Journet-Diallo étudie le cas des autels des Joola de Guinée-Bissau, près desquels se manifestent les Ukiin, des puissances intermédiaires qui patronnent des moments de la vie des individus. La porte du temple, le temple sont chez les Sémites des éléments de connexion et de séparation, comme le défend F. Porzia. Néanmoins, contrairement à ses voisins proche-orientaux, le dieu de la Bible ne vit pas dans une maison, mais y fait habiter son nom. A.-C. Rendu Loisel étudie la figure de l'exorciste qui pratique des rituels pour inciter les dieux à rester dans leurs temples. En pays Tulu (Inde du Sud), la puissance divine ne se manifeste pas dans un édifice, mais dans des figures gémeaux, les *bhuta*, dans le cadre de célébrations rituelles. Mélange de contributions d'auteurs confirmés venus de l'histoire, de la philologie, de l'ethnographie, de l'anthropologie et de chercheurs débutants présentant les travaux issus de leurs thèses, l'ouvrage met en lumière les modes opératoires des divinités et leurs interactions au sein de panthéons. S'il s'agissait de montrer que la thèse de J.-P. Vernant trouve des échos dans d'autres cultures, l'ouvrage atteint son but. L'ouvrage apporte donc quantité d'éléments nouveaux, mais il reste l'impression d'une mosaïque de phénomènes apparentés, juxtaposés, mais non réellement comparés, en dépit de contributions introductives à chaque thématique. Que faut-il penser de l'absence de certaines cultures, et notamment des divinités celtiques ou des

dieux de l'Iran ancien pour le monde antique, et de l'Océanie, pour les religions tribales ? D'une manière générale, considérer les dieux comme des « puissances » et non comme des personnes me paraît plus pertinent pour les religions « tribales » que pour les religions anciennes. Il aurait été intéressant, par exemple, d'évoquer le cas des Baining de la péninsule de la Gazelle en Nouvelle-Bretagne, dont les ethnologues disent qu'ils n'ont ni culture ni religion, et qui pourtant matérialisent, sous forme de masques, des esprits de la nature aussi étranges que l'épaule de cochon ou le moustique des forêts, qui s'imposent à eux au cours de rêves ; on a ici l'impression de véritables « puissances » à l'œuvre. Enfin, on peut regretter que l'iconographie, qui pourrait être une clé d'interprétation des données, soit très peu sollicitée et ne figure souvent qu'à titre d'illustration.

Isabelle TASSIGNON

Maria Anna DE LUCIA BROLLI (Ed.), *Il Santuario di Monte Li Santi-Le Rote a Narce. Scavi 1985-1996. Volume III. Le iscrizioni, le offerte alimentari. Conclusioni*. Pisa-Roma, Fabrizio Serra, 2016. 1 vol. broché, 21,5 x 31 cm, 95 p. (MEDITERRANEA. SUPPLEMENTI, 16 ; CIVILTÀ ARCAICA DEI SABINI NELLA VALLE DEL TEVERE, 8). Prix : 895 €. ISBN 978-88-6227-880-5.

Les fouilles du sanctuaire périurbain de Monte Li Santi-Le Rote à Narce ont mis au jour les vestiges d'un lieu de culte important et bien documenté, dont l'activité est datable entre la première moitié du V^e siècle et le début du I^{er} siècle avant notre ère. Les étapes les plus importantes de l'histoire du sanctuaire sont la construction d'une *platea* monumentale (peut-être autour d'un temple mal documenté) dans la première moitié du V^e siècle, puis le réaménagement complet de l'espace dans le troisième quart de ce même siècle avec la mise en place d'un *sacellum*, ensuite des travaux de restructuration du *sacellum* avec installation de murs délimitant trois pièces dans la seconde moitié du IV^e siècle, enfin dans le courant des III^e et II^e siècles la transformation d'une de ces trois pièces en enclos et la mise en place d'autels *sub diuo*, avant l'abandon du sanctuaire. – Le volume III de la publication des fouilles, édité sous la direction de Maria Anna De Lucia Brolli comme les précédents, contient une étude des inscriptions retrouvées dans le sanctuaire, par Laura Biondi (p. 11-37, avec tables), une analyse des vestiges d'offrandes alimentaires d'origine animale, par Jacopo De Grossi Mazzorin (p. 39-56), un bref *addendum* sur les découvertes monétaires (p. 57-61) et une conclusion (p. 63-67), tous deux par Maria Anna De Lucia Brolli, avant une bibliographie (p. 69-92) et une table des matières des trois volumes (p. 93-95). – Parmi les trente-deux inscriptions, quatre sont particulièrement intéressantes. L'inscription n° 3, gravée peut-être avant cuisson sur le fond d'une coupe en *bucchero nero*, porte la forme *apalus* en alphabet et en langue étrusque. Elle peut dater de la fin du V^e siècle. Il se pourrait qu'*apalus* soit à interpréter comme le génitif d'une forme anthroponymique (mais, comme l'indique L. Biondi, les parallèles en Étrurie du sud sont peu abondants), ou plutôt comme celui du nom d'Apollon, ce qui aurait des conséquences importantes pour l'histoire du culte de ce dernier, comme le souligne L. Biondi. Le fait qu'à Narce le prénom courant *velthur*, où la seconde voyelle est presque toujours notée avec un -u-, soit attesté au génitif sous la forme